

J'ai vu de cela un curieux exemple dans un coin de la section autrichienne affecté à une exposition d'anciens types de charrues des différentes nations. A côté d'une charrue du présent modèle, il y en avait une dont l'empereur d'Allemagne, Joseph II, s'était servi en 1769. Impossible d'avoir une preuve plus frappante du progrès qui s'est fait dans le perfectionnement des instruments de labourage durant le cours du siècle qui s'est écoulé depuis le jour où sa majesté impériale peinait à égratigner la surface du sol avec cet outil grossier. Ce vénérable araire se compose d'une racine d'arbre de forme courbe, avec le tronc en guise de flèche, que supportent des roues d'environ deux pieds et demi de diamètre; les mancherons sont fixés à la racine au moyen de trous dans lesquels ils sont engagés; le soc adapté au crochet est un fer long d'environ neuf pouces; enfin une planchette large de demi-pied et assujétie contre le soc, fait office de versoir. Les vieilles charrues anglaises, quoique beaucoup mieux façonnées, n'en étaient pas moins de bizarres et lourdes machines, dont la vue ferait sourire aujourd'hui nos laboureurs. L'Espagne exposait une ancienne charrue à limons et à soc de bois; et la France méridionale un araire construit en bois, à l'exception du soc, avec versoirs en bois de cinq pouces de large; cette dernière datait d'environ cinq siècles.

Il était venu du Maroc, Afrique, une charrue portant un manche unique et qui avait beaucoup de conformité avec la charrue autrichienne, étant comme elle formée d'une racine arquée; seulement elle était sans roue. Il y avait un araire écossais à roues et armé de trois coutres, qui ressemblait à un cultivateur; une charrue américaine, sans oreilles et à une seule roue, avec un sep de douze pouces; une charrue de Pologne sans roues; une charrue chinoise à un seul mancheron, sans semelle ni versoir, avec une flèche ajustée dans le mancheron, et un soc assujéti au bout de celui-ci. La Russie orientale avait envoyé une charrue avec une flèche de seize pieds, fixée à un joug; la Pologne, une charrue sans oreilles, ayant un sep dont la partie antérieure était très-inclinée en avant; la Russie occidentale, une charrue sous un e-sieu, se levant et s'abaissant au moyen d'une vis qui traversait l'essieu. Une charrue norvégienne portait un mancheron presque perpendiculaire, dans lequel la flèche était fixée à mortaise et tenon; en outre, à la partie inférieure de ce mancheron était ajustée de la même manière une pièce de bois garnie d'un soc en fer d'environ neuf pouces de largeur. Une charrue de Dalmatie présentait un manche recourbé, portant un soc à son extrémité inférieure, et une flèche en bois fixée à mortaise et tenon.

Charrues à vapeur.—L'emploi de la vapeur dans les champs se généralise en Europe; aussi l'Exposition offrait elle une belle variété de types de charrues à moteur mécanique. Les mieux faites, selon moi, pour effectuer un labour énergique et régulier, étaient celles de M. John Fowler et Cie (*Steam Plough Works*), de Leeds, Yorkshire.

Voici une description exacte que cette maison donne de sa charrue à bascule brevetée. Les coutres, les socs et les versoirs sont fixés à un âge arqué, et en réglant les positions de ces pièces travaillantes, on obtient à volonté une raie plus large ou plus étroite, sans diminuer la rigidité de l'ensemble du corps, condition si essentielle pour la durée d'un instrument mû par la vapeur. On peut faire diverses opérations avec cette charrue au moyen d'un petit nombre de changements. Ainsi, en substituant aux versoirs ordinaires, employés pour le labour superficiel, des versoirs courts dits "digging breasts," on effectue un labour profond, au moins égal, sinon supérieur au bêchage, et qui met la terre dans un excellent état d'exposition aux influences atmosphériques. La disposition des socs et des versoirs, qui sont ajustés au côté extérieur de l'âge, empêche les engorgements dans les terres encombrées de pierres et de racines. On peut encore, au besoin, accrocher et traîner une hers; derrière la charrue. Les prix de ces charrues varient en raison du nombre de bandes de terre qu'elles retournent d'une seule fois. Un tri-soc coûterait en Angleterre £72 sterling, et une charrue à huit socs £132. Si les *skifes*, au lieu d'être en fonte, sont en acier (ce qui est préférable de beaucoup pour les labours en sols raboteux ou tenaces), chaque *skife* coûte en sus £1 5 shillings.

(A continuer)

VARIÉTÉS

Qu'est-ce que l'ennui?...
—Souvent une prétention.

Qu'est-ce que la célébrité?...
—Un écho qui choisit.

Qu'est-ce que le hasard?...
—L'incognito de la Providence.

Qu'est-ce que la conversation?...
—La physionomie de l'intelligence.

POESIE

Voici de quelle sympathique façon M. Jules Claretie présente au public l'auteur de l'ode adressée à la statue de Jeanne D'Arc :

"M. Paul Déroulède sera, pour notre patrie vaincue, ce que Arndt et Körner ont été pour l'Allemagne écrasée, la voix qui proteste, qui encourage et qui, même en plein désespoir, ne jette que des paroles d'espérance. Mais c'est un Körner français, ce qui veut dire qu'il a l'énergie du Germain sans en avoir la haine féroce, qu'il est généreux, sympathique, entraînant, cordial jusque dans sa menace. Les *Chants du soldat*, couronnés par l'Académie française, avaient déjà mis en lumière l'auteur applaudi de *Juan Strenner*. Les *Nouveaux Chants du soldat*, plus francs encore d'allure, plus résolus et plus mâles, s'il est possible, vont rencontrer le même succès. Toute la presse a déjà salué l'apparition de ce petit livre du jeune officier, et on l'a fêté doublement, non point seulement parce qu'il est l'œuvre émue et émouvante d'un poète, mais parce qu'il est la protestation et le cri d'un homme de cœur."

A la Statue de Jeanne d'Arc

Ah ! peuple injuste ! Ah ! foule étrangement frivole,
Qui, devant ce bronze pieux,
Méconnaissant la sainte et cherchant une idole,
N'y vois pas plus loin que tes yeux !

Qu'un troupeau de soudards, que l'instinct seul en-
Et dont la force fait le droit, (traîne
Raillent cette effigie où l'âme est souveraine :
Mais toi, mon pauvre peuple, toi !

Toi de qui c'est le rôle, et dont ce fut la gloire
De servir l'idée en soldat,
As-tu donc, ignorant, mal connu cette histoire,
L'as-tu donc oubliée, ingrat ?

D'où viennent-ils ces mots que ton dédain murmure ?
Que blâmes-tu, triste moqueur ?
Et qu'imaginais-tu trouver sous cette armure
Qu'un être faible et qu'un grand cœur ?

Comment peux-tu passer devant cette œuvre fière,
Qu'il ne tressaille au fond de toi
De ces élans subits qui sont de la prière,
De ces vœux qui sont de la foi ?

Tu ne comprends donc pas que ton reproche même
Est un éloge triomphant,
Et que c'est un portrait tout autant qu'un emblème,
Cette héroïne au front d'enfant ?

Tu ne comprends donc pas que cet être qui plane,
Ce bras levé, ces yeux ravés,
C'est elle ? c'est la sainte et grande paysanne,
Ta paysanne, ô mon pays !

Ah ! quel présage ardent que cette époque sombre !
Quel avenir que ce passé !
Quand vaincu par la force et broyé sous le nombre,
Ce peuple gisait terrassé ;

Quand le croyant bien mort, et s'en croyant bien
L'enroulant de son noir drapeau, (maître,
L'étranger avait fait un tombeau pour l'y mettre !
Jeanne a surgi de ce tombeau !

En rallumant les cœurs à son âme immortelle,
La gloire au front, bannière en mains,
Elle a détruit par nous et chassé devant elle
Tous nos vainqueurs de grand chemin !

Car l'éternelle histoire est là qui recommence :
Ces jours-là, ce sont ces jours-ci.
C'est un autre étranger, mais c'est la même France,
Et c'est le même peuple aussi !

Ce peuple, qu'un frisson de vertige terrasse,
Que ranime un rayon d'espoir ;
Qui faible par accès, reste vaillant par race,
Et perdant tout peut tout ravoïr.

Et retires d'Allemagne ou routiers d'Angleterre,
Arochers, Saxons ou lansquenets,
Si longtemps qu'un vainqueur ait détenu sa terre,
La France retourne aux Français.

Si longtemps que son pied pèse sur notre tête,
Si long que soit le châtement,
En vain le conquérant l'appelle la conquête,
L'histoire est là qui le dément !

Ah ! laissons rire ceux qui, prompts à se distraire,
Sont lents à plier les genoux ;
Laissons ces déserteurs railler cette guerrière,
Nous, les vaincus, prosternons-nous !

Et voyant notre espoir, consacrons notre haine,
Consacrons nos cœurs recouillis,
A Jeanne la Française, à Jeanne la Lorraine,
La patronne des envahis !

LE MOT DE L'ENIGME

"Ce qu'il y a de plus digne
d'être montré aux hommes,
c'est une âme humaine."
"The one thing worth
showing to mankind is a human soul."
(BROWNING.)

XVI
(Suite)

Mais j'y étais rentrée seule et c'était là pour moi un tourment; toutes mes impressions actuelles se résumèrent donc en un désir ardent de la faire cesser, entraînant avec moi dans ces régions meilleures celui dont j'étais en ce moment doublement séparée. . . .

Désir légitime et pur, assurément, mais que j'osais me croire capable de réaliser trop facilement et sans assez calculer le prix dont il faut savoir payer de telles victoires et les efforts par lesquels il faut souvent les mériter !

Pendant que toutes ces pensées se succédaient dans mon esprit, j'oubliais presque d'écouter la fin du discours, qui se termina, ainsi que la séance, au milieu des acclamations de l'auditoire.

En un instant cette vaste salle de conférence redevint un salon, où tout le monde avait l'air de se connaître et où je retrouvais l'élite de ceux que j'avais rencontrés ailleurs. Mais réunie ainsi dans son véritable centre, cette société m'inspira à la fois de l'intérêt, de l'attrait et du respect. C'était Paris, vu sous un aspect tout nouveau, et il me semblait que si j'avais vécu dans ce monde-là, je n'aurais jamais éprouvé le pénible vertige dont j'ai parlé et que les émotions vives et variées de ce jour étaient seules parvenues à dissiper.

La charmante petite Diane, svelte et légère comme elle l'était, avait gravi l'estrade et parlait à son frère. A sa première parole, Gilbert fit un vif mouvement de surprise et ses yeux se dirigèrent du côté où je me trouvais, puis, presque au même instant, je les vis descendre de l'estrade et venir tous les deux vers moi.

Diane semblait triomphante.
—C'est mon frère Gilbert, madame, dit-elle, les yeux brillants, et c'est moi qui ai l'honneur de vous le présenter, puisqu'il paraît qu'il a attendu sa petite sœur pour cela.

Il me salua, j'en fis autant, et en le voyant ainsi de près, je retrouvai cette physionomie pensive, intelligente et calme, qui m'avait frappée la seule fois où il me souvenait de l'avoir rencontré avant ce jour. Tout à l'heure, tandis qu'il parlait, cette physionomie s'était animée, et son regard flamboyant avait ajouté plus d'une fois à l'effet d'une voix distincte et vibrante, mais qui savait pourtant toujours se contenir. Ses gestes aussi, quoique peu nombreux et peu étudiés, avaient eu la grâce du naturel et cette autorité que donne à toute la personne d'un orateur la puissance des convictions, unies à l'éclat de l'éloquence. Maintenant son attitude était tellement simple, que je me sentis parfaitement à l'aise pour lui sans détour que j'étais heureuse du double hasard qui m'avait, ce jour-là, rapprochée de sa sœur et ensuite amenée à une séance où il m'avait été permis de l'entendre.

Il me répondit :
—Ce jour marquera pour moi, comme pour elle, madame, et je ne l'oublierai jamais.

Rien dans l'accent de sa voix ne permettait de regarder ces mots comme une simple phrase, et ce fut précisément leur évidente sincérité qui me causa un moment d'embarras. Il me semblait attacher un peu trop d'importance à cette rencontre, mais ce fut passager. Il m'inspirait confiance presque autant que s'il eût déjà été un ami, et j'aurais voulu qu'il fût celui de Lorenzo. Je le comparais à Landolfo et je songeais à ce que pourrait peut-être sur lui une influence si différente.

Pendant que je me taisais, il reprit :
—M. le duc de Valenzano n'est point ici ?

—Non, il le regrettera et je le regrette pour lui.

—La présence d'un voyageur tel que lui eût été pour nous un grand honneur.

—Il a été lui-même fort heureux d'avoir eu un jour l'occasion de causer avec vous.

—C'est une conversation que j'en ai point oubliée et qu'il m'eût été fort avantageux de renouveler, mais je ne vais jamais dans le monde... à Paris.

—Et ailleurs ?

—Ailleurs, c'est autre chose, dit-il en souriant; je suis aussi mondain en voyage que je suis sauvage au retour.

—Il ne faut donc pas songer à vous rencontrer à Paris, mais si jamais vous venez

en Italie, pourrions-nous espérer que vous viendriez nous voir ?

—Vous me le permettez ? dit-il vivement.

—Oui, en vérité, je crois pouvoir vous promettre que l'hospitalité bien connue des Napolitains ne se démentira pas vis-à-vis du comte Gilbert de Kergy.

Après un moment de silence, il reprit :

—Lorsque j'étais à Naples, vous étiez certainement absente : il y a deux ans de cela.

—Je n'étais pas mariée alors, et je ne suis pas Napolitaine.

—Ni même Italienne, peut-être ?

—Est-ce à cause de la couleur de mes cheveux que vous me dites cela ? Cela m'étonnerait de la part d'un voyageur aussi attentif que vous l'êtes ; car vous avez pu vous assurer que nos grands maîtres ont eu pour modèles autant de blondes que de brunes. Quoi qu'il en soit, je ne suis ni Anglaise, ni Allemande, comme vous êtes peut-être tenté de le penser, je suis Sicilienne.

—Je n'ai jamais vu en Sicile, ni ailleurs, une seule personne qui vous ressemblât, dit-il en me regardant.

Ces paroles renfermaient sans doute un compliment, probablement même un compliment tel que je n'en avais jamais reçu, et l'on sait que je ne les aimais point. Mais elles furent dites, comme les premières, sans que le moindre sourire ou le moindre regard indiquât l'intention de me me flatter ou de me plaire, et je le entendis sans répugnance. N'étaient-elles point une flatterie plus subtile que les autres ? N'allèrent-elles point réveiller, à mon insu, cette vanité que depuis si longtemps je croyais morte au fond de mon cœur ? C'est ce que je ne saurais affirmer, car il échappe toujours quelque chose à la connaissance de soi-même, quelque chose que l'on croie la posséder. Mais ce qui est certain, c'est que ce jour-là du moins je ne songeai point à analyser l'effet de cette rencontre en ce qui me concernait : j'étais absorbée par le regard et l'espérance qu'elle avait réveillés.

Au moment où j'allais partir, madame de Kergy me demanda la permission de venir me voir le lendemain à quatre heures et de m'amener sa fille, et Diane m'accompagna jusqu'au bas du perron. Avant de la quitter, j'embrassai son riant visage, et je tendis la main à son frère qui était descendu avec elle pour m'aider à monter en voiture.

XVII

Pendant tout le trajet de la rue Saint-Dominique à la rue de Rivoli, je me livrai au bien-être nouveau qui était le résultat de mes récentes impressions. Ces quelques heures, en effet, ne m'avaient-elles pas apporté tout à tour l'intime douceur de la prière, l'attrait de la sympathie, enfin la jouissance de l'enthousiasme. C'était avoir senti renaître à la fois mon cœur, mon âme et mon intelligence, frivolisés par l'air du monde et jetés dans une sorte d'atonie. Ceux qui se sont ainsi sentis mourir et revivre sauront comprendre l'espace de joie que j'éprouvais !

Je sentis clairement en ce moment qu'il manquait à tout ce qui m'avait été donné jusque-là, et à la tendresse elle-même qui était pour ainsi dire le soleil de mon bonheur, un élément vrai, solide et pur que je ne savais trop définir, mais dont mon âme avait une soif que je crus possible en ce moment de satisfaire sans peine.

Lorenzo n'était-il pas noble, intelligent, capable et digne des plus grandes choses, ne m'avait-il pas choisie, aimée, idolâtrée ? Eh bien, je saurais l'entraîner vers les cimes les plus hautes qu'il lui fallait atteindre, et à mon tour je lui ouvrirais un monde !

Tels étaient les pensées, les aspirations et les rêves dont je revenais le cœur rempli.

En approchant de la rue de Rivoli, je m'inquiétais toutefois de l'heure, car il était plus tard que je ne l'avais pensé et je craignais que Lorenzo (s'il était déjà rentré) ne se fût étonné de mon absence. Aussi fus-je satisfaite d'apprendre, en descendant de voiture, qu'il n'était pas encore de retour, et je montai gaiement l'escalier, parfaitement contente de l'emploi de ma matinée. J'otai mon chapeau, je rajustai ma chevelure, puis je me mis à arranger le salon suivant mon goût et le sien. Je disposai différemment des fleurs qui s'y trouvaient ainsi que des livres et divers autres objets, et je m'efforçai ainsi de donner à ce salon d'auberge une apparence de confort et d'élégance qui saurait l'y retenir, car j'avais formé le projet d'obtenir de lui une soirée en tête-à-tête. Il me semblait que j'avais tant de choses à lui dire ! et que je saurais si bien lui communiquer toutes les impressions que j'avais reçues ! Dans ce